

DUHAMEL et la médecine *

X

D^r Patrick VIEUVILLE

Georges Duhamel, quand il est venu au monde le 30 juin 1884, aurait aimé naître dans une famille de médecins. Ce n'est que quinze ans plus tard que son père exauce son vœu : après avoir exercé avec plus ou moins de bonheur de nombreux métiers, entre autres herboriste et marchand de bonbons, voici Pierre-Emile Duhamel, docteur en médecine à cinquante ans. Versatile, il l'était, sauf pour cette idée fixe qui le poursuivait : soigner des malades. Arrêtons-nous un peu sur la thèse originale soutenue par l'étudiant quinquagénaire. Soulignons tout d'abord que ce fantasque personnage a jugé heureux de changer l'orthographe de son nom en l'écrivant en deux mots, et le voici devenu Pierre-Emile Du Hamel. Il soutient sa thèse le 13 juillet 1899 à 1 heure, devant un jury présidé par le titulaire de la chaire de pathologie médicale, le Pr Debove, futur doyen et qui, dix ans plus tard, sera le président de thèse de Georges Duhamel. Parmi les trois juges, on relève le nom d'un professeur d'hygiène du nom de Proust : c'est le père du futur écrivain. Le thème choisi par Pierre-Emile Du Hamel est *De l'alcoolisme chez les enfants et contribution à l'étude de l'alcoolisme chez les adultes*. Notre thésard se livre d'emblée à de véhémentes envolées lyriques, de style peu académique, mais ressemblant plus au genre de discours que l'on aimerait entendre sur ce sujet à la Chambre des députés. Sur le fond, hélas, rien n'a changé pour la réalité de ses arguments quant à l'alcoolisme chez l'adulte, sauf la moyenne annuelle de consommation d'alcool absolu : 14,2 l par habitant ; elle est nettement plus élevée aujourd'hui !

Développant ensuite, avec de multiples exemples d'observations cliniques, l'alcoolisme chez les enfants, Pierre-Emile Du Hamel en distingue trois types : l'alcoolisme accidentel, l'acquis et l'héréditaire. Il conclut enfin avec des questions qui restent, 80 ans plus tard, toujours d'actualité. Écoutons-le :

« Quel doit-être le remède ?

— Prendre des mesures coercitives contre l'alcoolisme !

Et les cinq millions d'électeurs qui en vivent ?

* Communication présentée à la séance du 24 novembre 1979 de la Société française d'histoire de la médecine.

- Il faudrait limiter les cabarets !
Eh bien ! et la liberté du commerce ?
- Augmentation de l'impôt sur l'alcool !
N'y aurait-il pas fraude constante ?
- Intervention de l'Etat !
Ce n'est pas chose commode.

Qui sera le promoteur de la croisade qu'il faut entreprendre contre cette plaie de cette époque ? »

Pierre-Emile Du Hamel exercera la médecine en divers endroits, en ville puis à la campagne, mais jamais n'arrivera à se stabiliser pour créer une clientèle régulière.

Pendant ce temps, avec environ quarante déménagements liés à cette instabilité paternelle, le jeune Georges réussit malgré tout à faire de bonnes études qui, sans hésitation quant au choix, le mèneront vers la Faculté de médecine. Dans *l'Inventaire de l'abîme*, Duhamel relate deux anecdotes qui pourraient être à la base de sa vocation médicale : après avoir lui-même subi une intervention par un médecin O.R.L., spécialité qu'il fréquentera souvent par la suite en tant que malade, le voici opérant sa sœur Louise « d'une maladie heureusement imaginaire et tâchant de lui introduire un caillou long et d'ailleurs trop volumineux pour pénétrer vraiment par la narine et lui faire le moindre mal ». Un peu plus tard, sa vocation chirurgicale l'amène à opérer toutes les serrures de la maison. Il se décrit en train d'opérer : « le couvercle de la boîte à lait fixé au front par le moyen d'un ruban, aux doigts l'une de ces petites lampes à essence que l'on appelait alors *lampes pigeons* ». La passion de guérir et de soigner qui, pour lui, fait le médecin l'a déjà envahi et ne le quittera guère, même lorsque ses succès littéraires l'amèneront à s'éloigner de la médecine praticienne. De ses études médicales, le meilleur témoignage est le remarquable roman *La pierre d'Horeb*, fortement autobiographique comme l'ensemble de son œuvre. Les souvenirs de l'étudiant en médecine, seul dans sa chambre, découvrant l'Université, les pavillons d'anatomie de la rue du Fer-à-Moulin avec les séances de dissection, ce sont nos souvenirs à tous que décrit avec tendresse Duhamel. Les jardins du Luxembourg, les amis du jeune Antoine Ressayguier, ses premiers émois amoureux, ses hésitations, ses déceptions, ce sont nos études qui revivent à nos yeux de lecteurs enchantés. Anne et Doria, ce sont nos premières amours nostalgiques qui ressurgissent. Il faut relire *La pierre d'Horeb* : pas une ride ne l'a atteinte !

L'étudiant Duhamel travaille beaucoup, mène de front des études de sciences avec ses études médicales et écrit aussi des poèmes. Rapidement, dès la fin de la première année de médecine, ce sera la création de *l'Abbaye de Créteil*. De cette époque, René Arcos nous dresse un vivant portrait de Georges Duhamel : « C'était un grand jeune homme abondamment chevelu. Son visage plein aux lignes douces, très pâle le plus souvent, s'agrémentait d'une moustache un peu tombante et d'une barbe légèrement grisottante.

Il portait de grandes lunettes par nécessité, je puis l'affirmer, car Harold Lloyd n'était pas encore inventé. Son chef était, à l'ordinaire, coiffé d'un singulier chapeau, sorte de mi-haut de forme en drap raide, très à la mode sous Armand Fallières et devenu impossible sous Gaston Doumergue. Au reste, les soucis vestimentaires le préoccupaient assez peu. »

Dans ses souvenirs, Duhamel s'attarde avec gentillesse sur un de ses maîtres, le docteur Renon, qui était bègue, ancien bègue ou plutôt bègue intermittent. « Son infirmité », nous dit Duhamel, « n'était pas sans exercer une influence indirecte sur ses entreprises thérapeutiques. Tout le monde, en ce temps-là, prescrivait le cacodylate de soude en injections hypodermiques. M. Renon renonça presque tout de suite à ce bon médicament parce qu'il ne pouvait en prononcer le nom sans de douloureux accrochages ». Ce même maître fit comprendre à Duhamel que « les sciences de la vie sont souvent condamnées à de multiples tâtonnements » et « qu'il ne faut jamais rire des pratiques des ancêtres, que la médecine périodiquement reprend toujours les mêmes expériences en s'appuyant sur de nouvelles notions théoriques ». Et de citer l'exemple de l'introduction en thérapeutique des extraits de marron d'Inde. « Je me suis alors rappelé », écrit Duhamel, « que les paysans périgourdins portaient un marron d'Inde dans la poche de leur blouse quand ils souffraient d'hémorroïdes, ce qui, je veux bien le reconnaître, est le comble de la discrétion thérapeutique ». Dès cette époque, les grandes heures de la clinique s'estompaient devant la séduction et la force de la jeunesse triomphante des examens complémentaires ; mais les résistances à la disparition des qualités essentielles et indispensables que la bonne clinique apporte au diagnostic étaient nombreuses, tel le cas du chirurgien Blum que nous conte Duhamel. Ce vieil homme exerçait à l'hôpital Saint-Antoine et, bien que l'ayant apprise à l'époque de la maturité, ne se pliait pas trop mal à la méthode aseptique. Ceci ne l'empêchait pas de commettre des fautes qui effraient les jeunes, mais parfois comme celle-ci, les remplissait d'admiration : un de ses internes venant « d'inciser le sein d'une femme pour prélever quelque fragment d'une tumeur et le donner en analyse, M. Blum saisit le morceau qu'on lui présentait sur une compresse... et commença de le palper doucement entre le pouce et l'index... *C'est du cancer ! Aucune erreur. Enlevez-moi cela.* Nous sûmes plus tard qu'il ne s'était pas trompé ».

Avec ses amis Gabriel Adain et Georges Heuyer, Duhamel collabora à une encyclopédie de médecine populaire. L'écrivain se définit avec ses amis étudiants comme des « béjaunes » et ils firent de la compilation. Et les voici plongés hors des programmes ordinaires pour écrire, en abandonnant le jargon professionnel, des articles sur tous les domaines de la médecine, et notamment la thérapeutique et la pharmacologie. Des stages hospitaliers, en particulier en gynéco-obstétrique à l'hôpital Saint-Louis, aux premiers remplacements, le déroulement de la carrière du jeune Duhamel est tout à fait classique. Son ami le Dr Heuyer fait état d'une lettre datée du 7 juillet 1907, envoyée depuis Prunay, dans le Cher, à l'occasion d'un remplacement. Il y écrit qu'il s'y ennue assez rudement, qu'il fait tout à la fois la médecine et la pharmacie, mais il ajoute avec amertume : « Ah ! mon pauvre, qu'il est douloureux de

gagner sa vie », lettre signée « Georges Duhamel, devenu pour les nécessités actuelles Dr Georges Duhamel ». La même année, Georges Duhamel publie son premier ouvrage de poèmes intitulé *Des légendes, des batailles*. De cette époque date sa rencontre avec un autre écrivain-médecin injustement méconnu : Luc Durtain, de son vrai nom André Nepveu, médecin O.R.L. (dont le fils exerce toujours dans ce qui fut le cabinet de son père). Écoutons Duhamel : « Un jour, j'aperçois un nouveau visage. C'est un grand garçon vigoureux, aux traits bien dessinés, avec un diable de nez qui tire un peu de côté pour bien humer le vent. » Il publiera, avec beaucoup trop de modestie, une quarantaine d'ouvrages de belle facture littéraire.

Duhamel va devoir, après avoir obtenu sa licence ès sciences, soutenir sa thèse de médecine. Le titre en est : *L'acide thyminique dans la thérapeutique des maladies goutteuses*. Il la présente et la soutient le 25 novembre 1909, il y a soixante-dix ans presque jour pour jour avec, comme président de thèse, le même que celui de son père dix ans plus tôt, le Pr Debove. Cette thèse, très classique dans sa présentation, fait après un historique détaillé des travaux chimiques, des essais physiologiques et des expérimentations cliniques, la présentation de vingt observations. Les conclusions établissent la fiche signalétique de l'acide thyminique comme traitement des diathèses goutteuses, dans une présentation presque conforme au plan en dix-sept points actuellement en vigueur ! Sa thèse est dédiée à ses parents mais aussi à son ami Georges Rebière, pharmacien de première classe. Celui-ci le fera entrer à mi-temps au laboratoire Clin-Comar, et Duhamel travaillera sur les métaux et métalloïdes en solution colloïdale. Cet emploi survint à propos, car Duhamel envisageait dès ce moment de donner sa vie aux lettres, mais en étant conscient qu'il lui fallait, pour vivre et subvenir à ses besoins, exercer un métier indépendant des lettres. Ce ne sera qu'avec regret qu'il abandonnera la médecine praticienne, qui lui apparaissait comme un devoir sacré. Il faut savoir choisir, et Duhamel conservera « le goût d'apprendre, de comprendre, l'appétit de servir ». A la fin de l'année 1909, Duhamel se marie avec l'actrice de théâtre Blanche Albane. Ils auront trois enfants : Bernard, Jean et Antoine. Les deux aînés seront médecins, le troisième musicien. Georges Duhamel a créé cette famille médicale qu'il souhaitait pour lui, d'autant que certains de ses neveux sont également médecins. Jusqu'à la guerre, Duhamel partage son temps entre l'écriture, la critique poétique au *Mercur de France* et le travail au laboratoire. Lorsque la guerre survint, Duhamel qui avait été réformé s'engage, et voici ce qu'il pouvait écrire trente ans plus tard : « J'ai le grand bonheur, le grand honneur d'être médecin, d'avoir été tout au long de la Première Guerre (et pendant quelque temps de la Seconde) employé comme médecin. Enfin, nommé officier dès le début des événements, je n'ai pas eu à souffrir de certaines épreuves qui, pour l'homme du rang, s'ajoutent à toutes les tristesses et toutes les humiliations de la guerre. Je n'ai pas été parmi ceux de qui le terrible devoir était de donner la mort. Je n'ai donc pas le droit de me plaindre et je n'y ai pas songé. » Duhamel exercera avec passion, talent et dévouement le métier de chirurgien militaire jusqu'en 1919. Mais très vite, il profitera de ses qualités d'écrivain et d'observateur privilégié pour témoigner des horreurs de la guerre et du courage des hommes qui la subissaient. Il faut relire ces témoignages exceptionnels, fait par un homme

sincère à qui, selon l'expression de Lafforest, « sa profession de médecin a valu de conserver une âme civile sous un vêtement militaire ». Rappelons *La Vie des martyrs*, cette chanson de la douleur ; évoquons *Civilisation*, prix Goncourt, où à la pitié s'ajoute l'ironie qui vise ceux qui, loin de ces souffrances, les organisent, et contre l'absurdité d'une civilisation qui amène l'humanité à de telles tueries ; parlons des *Entretiens dans le tumulte*, ces propos d'hommes raisonnables exilés dans la vie militaire. Ces témoignages du quotidien, de l'atroce quotidien, auraient dû servir de leçon ; hélas, qui s'en soucie, qui essaie d'en éviter la reproduction ? L'actualité n'invente rien, mais le passé s'oublie trop vite. Une raison supplémentaire de relire ces témoignages, de même que *Lieu d'asile*, consacré à son expérience médicale de la Seconde Guerre. Duhamel notait malgré tout une petite lueur d'espoir, quant à la portée de ces témoignages, en relatant une conversation avec le général Huntziger lors d'une rencontre en février 1940, celui-ci disant : « Depuis que vous avez écrit votre livre *La Vie des martyrs*, nous ne pouvons plus parler aux hommes comme on leur parlait autrefois. » Mais, que je sache, ce livre ne fait pas partie du manuel du soldat, quand il fait ses classes à l'armée. On peut le regretter. L'objectif de Duhamel était « non seulement de soigner des hommes, mais de raconter leurs épreuves, de faire une déposition pour eux devant la conscience du monde ». Ne l'oublions pas ! La guerre finie, le prix Goncourt obtenu, la littérature s'empare de Duhamel, la médecine s'éloigne ; bientôt il quitte le laboratoire de physiologie et devient écrivain à part entière, à plein temps. Adieu le second métier, il n'était plus nécessaire. Duhamel le regrettera et nombreux seront les livres où l'influence médicale aura une part prépondérante.

Citons d'abord une anecdote, celle du prix fondé par Charles Richet pour récompenser un écrivain-médecin, le prix des Treize, et que Duhamel reçut inopinément après la guerre. Charles Richet présidait le dîner des Treize, appelé ainsi, non par rapport au nombre des convives, mais parce qu'il se tenait le treize de chaque mois. Et autour de Richet, on discutait beaucoup métapsychie.

Les *Pasquier* et *Salavin* sont trop présents aux mémoires pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder. Mais arrêtons-nous quelques instants, au hasard de nos lectures de l'œuvre de Georges Duhamel, dont l'abondance n'est ignorée de personne. Quelques exemples parmi d'autres. *Le Complexe de Théophile*, complexe du scrupule ; Duhamel ironise sur la vogue de la psychanalyse : « Fried, Froud, je ne me rappelle jamais son nom, vous savez qui je veux dire, l'estimable maboule, l'homme des complexes. ». Avec *Les Compagnons de l'apocalypse*, Duhamel nous entraîne dans une communauté où l'art du guérisseur, s'il est vanté, n'empêche pas de faire appel à la médecine officielle quand la maladie est authentique : en particulier un infarctus du myocarde, mais trop tard ; une infection respiratoire grave pour laquelle la médecine fera la preuve de son efficacité. Défenseur acharné de la médecine libérale, Duhamel pourra dans cet ouvrage, comme il le faisait dans de nombreux livres et articles, s'attaquer à la Sécurité sociale et à l'intervention de l'Etat dans ce colloque singulier qui se devait de demeurer entre le médecin et son malade, sans intervention de tiers. *La Nuit d'orage*, dédiée à son frère Victor,

est une analyse médicale, une enquête diagnostique fine et précise des folies que peut engendrer la superstition avec tout son retentissement psychosomatique. L'histoire du *Voyage de Patrice Periot*, c'est la description des difficultés auxquelles peuvent se heurter les praticiens face à l'Administration et aux fonctionnaires. Quand il voyage, ce qui lui arrive souvent, Duhamel reste médecin et observe attentivement les différents systèmes de santé des pays qu'il traverse. Il nous les décrit ensuite dans ses livres de témoignage, qu'il s'agisse de l'Afrique du Nord, avec de nombreuses références à son ami Nicolle et à l'Institut Pasteur, de l'U.R.S.S., des Etats-Unis ou d'ailleurs.

Enfin, et nous concluerons ainsi, c'est en médecin que Duhamel décrit sa maladie dans les *Nouvelles du sombre empire*, souvenir d'un comateux qui a vu l'au-delà, et dans *Méditations d'un convalescent*. Message de vie et d'espoir ou, selon les mots de Duhamel lui-même, « prière aux forces de la vie, aux divinités de la joie ». Ce pessimiste, ce sceptique, garde malgré tout l'espoir en la vie. C'est cela l'humanisme !

Ce travail n'aurait pas été possible sans l'aide et la gentillesse de M. le Pr Bernard Duhamel. Qu'il en soit ici remercié.